

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

André MARCEL

L'Agaunia joue "Britannicus"

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1947, tome 45, p. 58-62

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

L'Agaunia joue "Britannicus"

Nous attendions avec une certaine anxiété la première représentation. Les grandes étoiles de ces dernières années avaient quitté nos cieux, disait-on ; un Vereinspapa, tout frais nommé, M. le chanoine Bregnard, que de brillants succès avaient couronné quand il montait encore sur les planches, mais dont on ne pouvait prédire déjà l'habileté à former de jeunes disciples, devait assumer la charge de metteur en scène. Pour tout dire en un mot, l'Agaunia nous paraissait bien audacieuse à se lancer dans une entreprise aussi délicate que *Britannicus*.

Mais la fortune seconde les audacieux, nous dit la sagesse des anciens. Nos Agauniens ont tenté d'en faire la preuve, à l'occasion du cinquantenaire de leurs représentations théâtrales du Carnaval. Oh ! sans doute, point n'est besoin d'être un juge bien sévère pour trouver de ci de là des reproches et des critiques, justement mérités. Mais nous savions d'avance ce que l'on peut demander de jeunes amateurs que l'expérience de la vie n'a pas encore enrichis de cette science si cruelle du cœur humain, de ses violences et de ses tragédies.

Nous louerons donc, sinon le dernier fini dans la mise en scène ou le goût parfait des décors, au moins cette discrétion dans le jeu, ce soin dans le rythme des alexandrins, auxquels toutefois des accents rythmiques trop insistants nuisaient par quelque chose de trop monotone et de trop scolaire. Encadré par les merveilleuses musiques que l'orchestre du Collège, sous la direction de M. le chanoine Pasquier, sut exécuter avec toute l'âme désirable, *Britannicus* s'inscrit dans la série des honorables représentations de l'Agaunia. Nous ne dirons pas que ce fut un sommet, mais un jalon de plus sur l'avenue glorieuse qu'a déjà parcourue notre vaillante Société d'Etudiants.

Mais, un autre juge, plus compétent et plus expert, nous permettra de transcrire ici le jugement à la fois si compréhensif et si nuancé qu'il publiait dans la *Tribune de Genève* des 16-17 février 1947.

G. D.

Il y a cinquante ans que l'Agaunia, qui groupe les étudiants du collège de Saint-Maurice, défend le bon théâtre avec une ferveur qui ne s'est jamais démentie. Chaque année, à l'occasion du carnaval, elle convie la population à un spectacle auquel elle apporte un soin tout particulier, non sans se jouer des pires difficultés.

C'est ainsi qu'elle a interprété, tour à tour, les romantiques, les modernes et les classiques. Elle avait jeté son dévolu sur *Les Plaideurs*, de Jean Racine, en 1926, et elle



(Junie) — Que faites-vous ? Hélas ! votre rival approche (III, 7).
Junie (Mlle M. Rappaz) et Britannicus (M. G. Veuthey).

revient à ce maître aujourd'hui, en portant son choix sur *Britannicus*.

Besoin de tenir, dans un monde en déséquilibre, à des œuvres d'ordre, ainsi qu'elle l'écrit elle-même, et désir d'accéder, par l'étude d'un art discipliné, à la beauté la plus pure. Ce goût des grandes œuvres est tout à son honneur, et elle le manifeste avec assez d'humilité pour nous inspirer de la sympathie. Seuls de vrais tragédiens, c'est entendu, pourraient restituer à *Britannicus* son frémissement intérieur, sa belle ordonnance architecturale et sa subtilité psychologique. Mais, même défendue par des amateurs respectueux de l'art racinien, cette tragédie envoûte l'auditoire, et par l'intensité de son mouvement dramatique, elle le tient en haleine jusqu'au dénouement fatal.

La jeune troupe de l'Agaunia s'est gardée, avec raison, de toute outrance, et c'est précisément dans la mesure où elle ne força pas son talent, qu'elle nous toucha, en dépit d'une certaine uniformité de gestes et d'un débit



(Agrippine) — Arrêtez, Néron ; j'ai deux mots à vous dire (V, 6).
Agrippine (Mlle de Kalbermatten) et Néron (M. N. Avenenti) ;
à l'arrière : Burrhus (M. Ph. Dubas) et Narcisse (M. D. Guhl).

parfois trop monotone. Ce dépouillement était préférable à une fausse exubérance.

Un metteur en scène adroit eût pu cependant tirer mieux parti des dons de tel interprète ou de tel autre. C'est ainsi que nous avons été frappé, dès son arrivée en scène, par le jeu nuancé de Junie (Mlle M. Rappaz) qui révélait une fine sensibilité. Il eût suffi parfois de peu de chose — d'une inflexion de voix, d'un geste ou d'un regard — pour conférer aux vers une plus profonde résonance, mais tel qu'elle l'incarna, Mlle Rappaz fit de son personnage une créature vivante. Par contraste, Mlle de Kalbermatten qui personnifiait Agrippine, eût dû pousser le ton, et si elle consent à le faire — elle en a les moyens — tout un pan de l'œuvre en sera mieux éclairé. M. Avenenti eut d'excellents moments dans le rôle de Néron, bien qu'il ne parvînt guère à marquer, dans ses subtilités, les indécisions du personnage et ses revirements, et M. Veuthey fut un Britannicus honorable. MM. Dubas (Burrhus), Guhl (Narcisse) et Mlle Caloz



(Agrippine) — Quoi ! Junie elle-même a terminé sa vie ? (V, 8).
Agrippine, Albine (Mlle Y. Caloz) et Burrhus.

(Albine), dont la tâche était plutôt ingrate, se tirèrent d'affaire avec adresse.

D'une manière générale, on voudrait que chaque acteur, après avoir étudié et approfondi la psychologie du personnage qu'il incarne, s'en inspirât ensuite en chacun de ses actes, en chacune de ses paroles, sans se laisser trop détourner de cette ligne directrice. Nous ne prétendons pas qu'un amateur puisse atteindre ainsi à la vérité nuancée, mais il en approchera. Il faut que Mlle de Kalbermatten se demande : « Qui est Agrippine ? » et M. Veuthey : « Qui est Britannicus ? » et que le comportement de l'un et de l'autre, soit dans sa logique, une réponse à cette question. Or, Agrippine est une ambitieuse effrénée et Britannicus un amoureux aveugle. Chacun des deux, emporté par sa passion, suivra sa propre voie. Encore faut-il que l'acteur ne se laisse pas distraire de son jeu par celui des autres acteurs...

Quant à Néron qu'un premier crime accule à d'autres crimes, il s'éveille à la cruauté, et c'est certainement le héros le plus fouillé de l'œuvre, et le plus magistralement dépeint dans ses hésitations, ses colères, ses lâchetés.

Un amateur ne saurait donc entrer dans la peau d'un tel personnage : on l'y sentira mal à l'aise. Les étudiants de l'Agaunia n'en ont pas moins raison de porter les chefs-d'œuvre à la scène plutôt que de se contenter de les lire, car à travers les tâtonnements de l'interprétation, ils prennent graduellement conscience des secrets de l'art théâtral et en devinent la valeur.

André MARCEL

Les clichés qui accompagnent cet article sont l'œuvre de M. le chanoine Comman, l'habile photographe de la maison.